

Ce que la médecine m'a pris

*Quand l'humain doit
revenir au cœur du soin*

Christian Dechartres

Christian Dechartres

Ce que la médecine m'a pris

Quand l'humain doit revenir au cœur du soin

© Christian Dechartres, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0609-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Parcours insolite d'un écrivain public

1940 : Kolb brave les conventions

La caution de la discorde

Clinique, silence, violence

*Parce qu'une médecine qui broie les siens
ne peut plus vraiment guérir.*

Préface

Cet ouvrage témoigne d'expériences médicales vécues. Il n'est pas seulement le récit d'une épreuve personnelle ; il est un miroir de ce qui peut arriver quand on est confronté à notre système de santé, un révélateur des failles que nous ne pouvons plus ignorer.

Lorsque l'on pousse la porte d'un cabinet médical ou d'un hôpital, on y apporte sa vulnérabilité, avec une confiance absolue. Cette confiance est le socle de la relation patient-soignant. Pourtant, le récit de *Ce que la médecine m'a pris* nous rappelle avec une force brutale que ce lien peut se rompre, parfois par erreur, parfois par silence, par non-dits, souvent par manque de dialogue.

À travers ces pages, l'auteur ne se contente pas de dénoncer ; il nous invite à une vigilance nécessaire.

Bien que la très grande majorité des professionnels veillent à nous délivrer les meilleurs soins possibles et que les erreurs soient très rares, elles existent. À ce moment-là, notre vie peut basculer comme cela a été le cas pour celle de l'auteur.

C'est pourquoi, si chacun doit rester très attentif à respecter les conseils et les prescriptions de son médecin, la vigilance est de mise si son état le lui permet.

En effet, nul n'est mieux placé que le patient lui-même pour observer les soins qu'il reçoit. Ce dernier doit apprendre à regarder et questionner chaque fois qu'il a un doute ou constate une anomalie, si légère soit-elle en apparence.

La culture du soin doit évoluer, avec la participation du patient, autour de trois piliers fondamentaux que cet ouvrage illustre parfaitement :

1. L'éveil de la conscience du patient :

Le patient ne doit plus être un sujet passif à qui l'on impose un savoir, mais un acteur vigilant de sa propre santé. Être vigilant ne signifie pas être méfiant ; c'est s'assurer, par le questionnement, que chaque étape du soin est comprise et partagée.

2. Le droit au doute et au deuxième avis :

Il est temps de déstigmatiser le recours à un second regard médical. Dans n'importe quel autre domaine complexe, l'expertise croisée est la norme. En médecine, elle doit devenir un réflexe de sécurité, tant pour le soigné que pour le soignant, sans être perçue comme un aveu de défiance.

3. Le dialogue d'égal à égal :

La sécurité des soins repose sur la qualité de la relation et de la communication. Un médecin qui écoute vraiment et un patient qui ose parler forment l'alliance la plus sûre contre l'erreur évitable. Ce livre plaide pour le rétablissement de ce respect mutuel, où le savoir technique rencontre le savoir expérientiel fondé sur le vécu du patient.

Il est un appel à la lucidité. Il nous rappelle que si la médecine peut beaucoup, elle ne peut rien sans l'humanité et la vigilance.

En lisant ces lignes, vous ne découvrirez pas seulement une histoire : vous rejoindrez un mouvement pour une médecine plus sûre, plus transparente et finalement, plus humaine.

Chantal Cateau, Présidente de l'association *Le LIEN*

Association *Le Lien* « lutte contre les infections nosocomiales et les accidents médicaux » (présentation en annexe 2)

Le silence comme une cicatrice

Nous sommes là. Devant un homme qui parle. Pas un spécialiste, pas un technicien bardé de diplômes. Un homme, seulement. Un homme qui a vécu, qui a subi, qui a résisté. Ses mots tombent sans apprêt : « Me taire, ce serait mourir à petit feu. » La phrase gifle l'air. Elle porte une vérité nue, sans fard.

Chris n'est pas un bavard de hasard. Depuis vingt ans, il est écrivain public. Il prête sa plume à ceux qui n'ont pas de voix, il cherche des solutions quand d'autres n'ont plus d'issue. Son métier, c'est de faire parler les vies muettes. Alors, aujourd'hui, il ne peut pas se taire. Parce que ce qu'il a traversé est l'exact contraire de ce qu'il s'efforce de donner à ses clients : une écoute, un secours, une dignité.

Écoutez-le. Ce n'est pas le scalpel qui le torture. C'est la solitude, cet isolement glacé qu'aucune ordonnance ne soigne. La médecine s'est perfectionnée dans le geste : précis, froid, mathématique. Mais elle a laissé tomber ce qui tremble, ce qui vacille, ce qui fait de nous des humains.

On lui répète : « C'est pour votre bien. » Peut-être. Mais ses cicatrices disent autre chose. Réparer ne veut pas toujours dire apaiser. On compte la tension, la glycémie, le cholestérol. Mais l'essentiel ? Disparu. Où sont passées l'eau claire, les légumes verts, les myrtilles pour la mémoire, le chocolat noir qui console, le poisson qui veille sur la vue ? On apprend à mesurer, pas à nourrir la vie.

Alors il s'indigne. Parce que s'indigner, c'est refuser le mutisme. C'est dire : « Je suis encore vivant. » Et ce cri, croyez-le, ne concerne pas que lui : il nous vise tous.

Le serment d'Hippocrate, une promesse en miettes

Relisons-le. Noir sur blanc. Le serment d'Hippocrate. Une parole donnée, solennelle : « *J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences.* » C'est écrit. C'est juré.

Mais voilà la scène. Chris pose une question simple : « Qu'avez-vous trouvé ? » Silence. Pas de réponse. Pas de regard. Pas de parole. Non pas parce que le médecin aurait oublié son serment. Mais parce qu'il est pris dans une machine. Une machine de formulaires, de protocoles, de délais.

Le médecin n'est plus un homme face à un autre. Il est devenu un maillon. Et la chaîne a broyé la promesse. L'humanisme du serment se heurte à la froide rationalité du processus. L'information, au lieu d'être une parole, devient une procédure. Résultat : le mot existe encore, mais il est creux.

Voilà le drame. Ce n'est pas la faute d'un individu. C'est le système qui, en parlant trop le langage du chiffre, a oublié le langage du cœur. Le serment est célébré comme une cérémonie. Mais il est oublié comme pratique. Et nous, patients, nous nous retrouvons face à une institution qui n'a pas de voix.

La cicatrice et le silence – La médecine et ses angles morts

Imaginez un tableau. Des blouses blanches, des gestes précis, des décisions sûres d'elles. Et pourtant, au milieu de cette précision, des cicatrices. La médecine agit comme un architecte qui construit un immeuble impeccable. Tout est conforme. Mais à l'intérieur, pas une voix, pas un rire. Juste une coquille sans âme.

Autre image : le jardinier. Penché sur l'arbre, il compte les bourgeons, mesure la règle, coupe d'un coup sec. La plaie cicatrise, oui. Mais l'arbre, lui, restera mutilé.

Ces cicatrices ne sont pas muettes. Elles parlent. Elles disent qu'une intervention chirurgicale ne touche jamais qu'un corps. Elle agit sur une vie, sur une famille, sur un tissu social. Comme une onde dans un écosystème.

C'est là la grande défaite de la médecine moderne : avoir réparé des organes, mais oublié qu'ils sont liés à des existences. Chris le sait. Vous le sentez, vous aussi. Les cicatrices portent plus que des marques : elles sont des récits.

Et ce récit, c'est le nôtre. À un moment ou un autre, nous passons tous sous la lumière crue d'une salle d'opération, dans le froid d'un couloir, face au silence d'un médecin trop pressé. Alors oui, ce texte est une enquête. Et c'est aussi un avertissement : il est temps de redonner une voix à ceux qu'on a réduits au silence.

Parce qu'au fond, s'indigner, c'est rompre ce silence assourdissant. C'est refuser l'effacement. C'est rester vivant.

1e partie : années 50/70

Le prix de la survie

Tromon. Deux cent cinquante habitants, Poitou profond. On dit qu'ici, la guerre est finie. Mais les maisons portent encore les fissures. Les toits attendent la tuile neuve. On ne parle pas de modernité : on parle de champs, de bêtes, de chemins qu'on refait avec des brouettes de cailloux.

L'ordre est simple. Le maire gère la commune. L'instituteur trace l'avenir à la craie blanche. Le curé maintient les consciences. Les dimanches, on se croise sur la place. On se serre la main, on se salue. La vie a des allures de stabilité. Mais derrière, la santé chancelle.

L'eau du puits sent parfois la vase. Elle peut donner la dysenterie. Les chambres sont trop étroites : un rhume devient épidémie. Les médecins ? Rares, toujours en retard d'une urgence. Les antibiotiques apparaissent, mais pas pour tout le monde, pas pour tous les jours. Les mères savent que la mort rôde encore dans les berceaux.

Abel le sait aussi. Il a fait la guerre. Il est revenu vivant, marqué, mais debout. Il a trois enfants déjà. Puis un dernier, Chris. Un an. Abel s'accroche à ce bébé comme on s'accroche à l'avenir. Il lit, il s'instruit, il veut comprendre, protéger. Blanche, elle, veille, nourrit, réchauffe.

Mais ce matin-là, la voix de Blanche casse.

« Abel, il vomit tout. Il n'a plus rien. Et la diarrhée... Il se vide. Regarde-le. Il va mourir. »

Le silence tombe dans la pièce. Le bébé respire à peine. Ses yeux se perdent. La mort s'installe près du berceau. On prononce des mots qui ne sauvent pas : « toxicose », « choléra infantile ». Ici, on les a entendus pour les enfants des autres. Cette fois, c'est leur maison.

Abel claque la porte. Il court. Ses sabots heurtent les pierres. Il traverse la rue, frappe chez Julien, le maire.

« Julien, viens. Mon petit va mourir. »

Julien ne discute pas. Il sort ses clés. Sa Traction, une des seules du village, attend sous la remise. Elle tousse au démarrage. Puis elle fonce. Les roues sautent dans les ornières. Seize kilomètres jusqu'au médecin. Chaque nid-de-poule menace une crevaillon. Chaque minute pèse une vie.

Le médecin ouvre sa porte. Écoute. Comprend. Il ne perd pas de temps. Il